

inspecteur des poids et mesures pour la Province. Comme il s'entend bien à peser les choses, il espère qu'on l'encouragera généreusement dans son entreprise. Il fait remarquer qu'on doit juger de ses capacités d'après la manière dont il a jugé du poids des individus qu'il a nommé aux différents emplois publics. Il a certainement réussi à y installer ceux qui étaient les plus lourds.

Comment J. G. Barthe Ecr. M P P reçoit un cartel

M. Barthe que vous êtes un drôle de corps ! C'est rare que je vous fais des compliments flatteurs, mais, ma foi, en cette occasion-ci je suis forcé de rendre hommage à votre nature de farceur accompli. Badiouage à part, vous vous surpassez de jour en jour et si vous continuez du pas que vous tenez à entendre votre nom seulement fera pâmer les plus mornes à leur en fracturer les côtes.—Là ! gageons que vous êtes tout ébahi de mes compliments ; que vous ne savez qu'est-ce qui a pu les provoquer. Voyez-vous cher M. Barthe, c'est que vous appartenez à cette race de bipède qui par un étrange instinct d'humilité, sont de règle aveugles à leur... j'allais dire fautes : cela n'aurait pas été un compliment, je pense. Non, vous n'avez pas cette haute idée de vos qualités, et surtout de celles qui tiennent du drôle, qu'un homme de vos parties devrait entretenir. Consolez-vous : celui qui élève les petits, je ne veux pas dire M. Viger—vous saura gré de ce louable... deviner la cause de mes jolis propos d'à-présent, la voici. Cependant avant de commencer le récit, M. Barthe, je vous avertis que je cesse de vous adresser la parole : mes lecteurs, et ils sont nombreux malheureusement pour vous, seraient à juste titre jaloux de cette espèce de monopole. Allez donc, soyez tout oreilles—je dis cela à M. Barthe, lecteur : prenez-le pour vous, cependant, si vous êtes un de ses admirateurs.

La direction de l'Aurore, il y a quelques jours se plaisait, comme à son ordinaire, à mouvoir des ordures avec sa plume pour le bénéfice tout particulier de notre brave concitoyen M. Duvernay. Elle disait entre autres choses que si ce Monsieur était digne d'attention, elle le ferait bientôt cesser ses propos : Voulant dire en autant de mots de poissarde, qu'elle brûlerait de la poudre au détriment de l'économie corporelle de celui qu'elle insultait. M. Duvernay ne se fit pas prier, nonobstant la condition qu'exprimait l'attaque contre lui. En conséquence il charge son ami, A. Desmarais, Ecr. d'aller porter un petit billet doux à M. Barthe. Une providence toute maternelle veillait sur le membre du comité de Yamaska : il était partout ailleurs que là où M. Desmarais le cherchait. Ce monsieur, avait déjà idée de se procurer un warrant de recherche ou de faire parcourir les rues par le crieur public afin de découvrir où le vaillant éditeur s'était enfoui où s'il s'était perdu. Enfin désirant éviter cette exposition désagréable

à M. Barthe, il retourna à son logis, grande rue St. Jacques, et frappa M. Barthe, doué de clair-voyance sans doute vu que M. Viger l'a magnétisé, ouvrit précieusement la porte et en apercevant M. Desmarais la referma. M. D. prit alors sur lui de la repousser, croyant que les forces manquaient à celui auquel il rendait visite et entra. Au lieu de trouver, l'M. P. P. monté sur ses grands chevaux il le découvrit blotti derrière la porte. Le dialogue suivant eut alors lieu :

M. Desmarais.—Etes-vous le rédacteur de l'Aurore ?

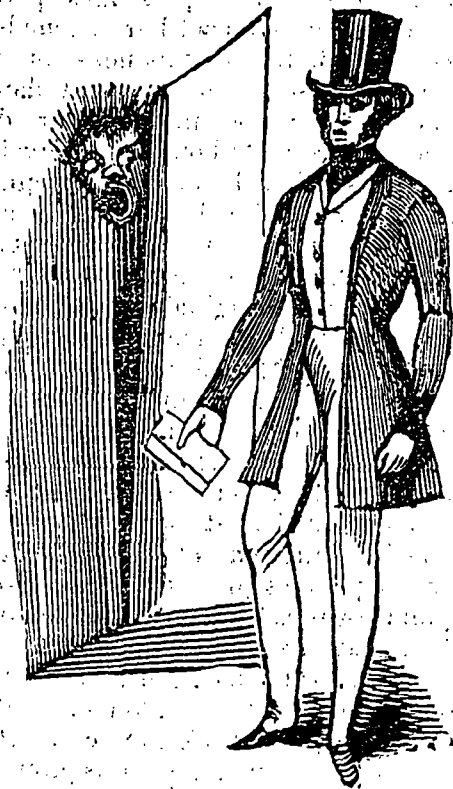
M. Barthe, tremblant et balbutiant.—E-E-E-Eh bien !

M. Desmarais, lui montrant l'article dont se plaignait M. Duvernay.—êtes-vous l'auteur de ceci ?

M. Barthe, tremblant au point de défaillir.—E-E-E-E-h-b-b-b-ien-n-n-!

M. Desmarais, lui donnant le billet de M. Duvernay.—Prenez et lisez.

M. Barthe tendit une main tremblante, prit de l'autre son lorgnon et devint tellement nerveux qu'il faisait éprouver à la note une secousse continue et ne pouvait tenir son lorgnon à l'œil. Après mille peines et misères il comprit, s'il ne lut pas le billet, et sa main éprouva une contraction involontaire et broya pour ainsi dire le papier par un mouvement désespéré, il repoussa loin de lui le message et se précipita aussitôt derrière la porte et ne montrant que sa tête, se mit à crier comme



me, ce qu'il était, un perdu : "Sortez, o-o-o Sortez" Les yeux lui sortaient du crâne, quoiqu'ils eussent beaucoup de place au dedans ; ses cheveux se dressèrent de manière à représenter autant de cure-dents et tout son ensemble essuya un choc épouvantable qui fit craindre à M. Desmarais qu'il n'en préservât à des traces le reste de ses jours. Voyant que M. D. ne bougeait,

tant il était surpris de cette conduite, qu'il se prit de plus belle à beugler, oui, beugler, c'est le mot : "Soortez ! police ! au meurtre ! on me tue ! on m'assasine ! au secours ! ma femme ! au secours !" Et M. D. vit descendre madame bride-abattue, suivie d'un régiment de laquais dont un était armé d'un fourgon, un second du manche à balla, un troisième de la canne parlementaire de son maître ; le cuisinier chargeait bayonnette avec sa broche, la fille de chambre avait à la main un certain ustensil de ménage rempli de quelque chose qu'elle balançait avec une précision étonnante, et les autres attachés à la maison étaient acôtés dans un genre à peu près semblable. M. Desmarais voyant venir cette chasse-galerie, la laissa discrètement prendre soin de M. Barthe qu'il pensait à demi-mort de frayeur. La scène qui s'en suivit au dedans de cette maison affligée sera le sujet d'un article pour mon prochain. En attendant, poursuivons le fil des choses au dehors. M. Desmarais avait à peine raconté à M. Duvernay le succès de sa visite, lorsqu'on lui signifia ainsi qu'à son principal de donner caution pour observer la paix pendant six mois envers tous les sujets de Sa Majesté et particulièrement envers M. Barthe ! Ils n'eurent pas de peine à se procurer des cautions, car ils trouvèrent une foule de messieurs qui s'offrirent à leur rendre ce petit service tant on sympathisait avec M. Barthe ! Voici où en sont restées les affaires au dehors quant à l'intérieur du logis du rédacteur de l'Aurore, on en saura plus long Vendredi prochain.—Cependant tout en terminant ici mes observations sur l'extérieur de cette scène digne d'être amplifiée par la plume d'un Molière, je me réserve le privilège d'y revenir.

De la mitologie au 19eme siècle.

TRAVAUX HERCULE'ENS DE M. VIGER.

On a tant d'égard pour la vieillesse, par le temps qu'il fait, tant de respect pour une chevelure blanchie, que, vraiment, il faut être hardi pour attaquer ceux qui, tels que M. Viger, sont ainsi qualifiés par l'âge et la neige des ans ! C'est que vous ne chevaucherez non seulement contre cela, mais bien aussi contre une espèce de mytologie qui vient de surgir chez nous au beau milieu du 19eme. siècle : siècle si éclairé, si savant ! Cette mytologie nous est transmise des anciens temps d'après les lois de la métémphicose par la voie de de M. D. B. Viger aussi bien que par celle de la presse de l'Aurore. L'Aurore en réhabitant ce monde et en descendant des cieus fut la première qui donna des preuves de ces changements surnaturels, et sans M. Viger, l'Aurore ne serait jamais tombée au milieu de nous—ce pauvre patriarche il